Les Corps francs de la Gironde 1870-1871 – Extrait de : Mobiles, mobilisés, corps francs de la Gironde - Auteur : Bujac, Emile (1852-1935) – Editeur : Bordeaux – 1913 – Sources : gallica.bnf.fr/BnF –
Droits : domaine public – Saisie : 2024

TROISIÈME PARTIE

LES CORPS FRANCS DE LA GIRONDE

LES DOCUMENTS relatifs aux corps francs improvisés en Gironde, sont fragmentaires et imprécis.
De quelques-uns n'a pu être relevée qu'une simple trace[1].

Francs-Tireurs Gavasso-Godefroy

LE CORPS, un des premiers sur pied, se démène en Champagne, vers Reims et Épernay. L'escarmouche de Mortcerf, avec des dragons prussiens, lui coûte ses bagages ; les effectifs aussi se sont fondus. Le lieutenant **GODEFROY** rentre alors à Bordeaux pour renouveler son recrutement. **Rosas CAVASSO,** de son côté, se trouve enfermé dans Paris, son groupe 3 officiers, 74 hommes) se réunit aux francs-tireurs de Seine-et-Marne et à ceux du IIe arrondissement.
GODEFROY, grâce au concours généreux du Cercle Philharmonique, réussit à reconstituer une compagnie[2] avec laquelle il se présente le 3 octobre à Tours, d'où il est transféré dans l'Est. A son actif, le 23 novembre, une tentative de destruction du pont d'Audincourt, sur le Doubs, au sud-est de Montbéliard ; non soutenu, il doit céder devant des forces très supérieures et disparaître dans les bois de Valentigney.
Le dernier renseignement concernant la compagnie date du 13 décembre ; elle n'encadrait plus qu'une trentaine d'hommes.

La Légion Alsacienne et Lorraine de la Gironde

DANS l'Est encore, ces deux compagnies franches, auxquelles est due une mention très spéciale.
Un Comité, formé à Bordeaux fin septembre, assure — tant au point de vue physique que moral — l'excellence du recrutement et recueille pour la mise en campagne la somme, plus que nécessaire, de 81,776 francs.
La première unité s'embarque le 27 octobre à l'effectif de 146 hommes, conduits par le capitaine **FRANCKÉ**, assisté du lieutenant **MOLITOR**, des sous-lieutenants **STIZINSKI** et **DEVARS-DUMAINE**[3], de l'aide-major **PITRES** ; destination Besançon.

---

1 En feuilletant les journaux de l'époque conférence, le 16 octobre au théâtre Louit, de l'ardent républicain Orense, aux fins d'armer des volontaires espagnols ; — proposition d'un M. de Mailly tendant à former une équipe de corsaires ; — tentatives à Blaye et à Libourne ; — vague indication d'une compagnie qui aurait rejoint Garibaldi.

2 Sur les contrôles figurent les noms de divers artistes fort appréciés du public bordelais : Briet, Danthaut, etc., et aussi celui de l'explorateur Gustave Lambert, une célébrité du moment.

3 Au sujet de certains de ces officiers, la petite brochure publiée en 1871 par le Comité central s'exprime comme suit : « Du 5 au 26 décembre il n'y eut aucun fait saillant pour la compagnie si ce n'est que les deux sous-lieutenants Stizinski et Devars-Dumaine, sous divers prétextes, la quittèrent.
» A la bataille de Beaune-la-Rolande, le capitaine Darlas fut légèrement blessé à la main. Il crut devoir revenir à Bordeaux. Il partit bientôt pour Bayonne où il est demeuré ..... avec lui, le sous-lieutenant Travera crut devoir se retirer. »

Le second élément suit le 12 novembre (156 hommes); son cadre comporte : capitaine **DARLAS**[1], lieutenant **VAUTRIN**, sous-lieutenants **LAPEYRE** et **TRAVERA**, aide-major **BELLOUARD** ; destination Chagny.
Sans s'attarder, la légion, sur la route de Beaune-la-Rolande, précède — lui servant d'éclaireurs — la 1re division (de Polignac) du XXe corps. Elle se trouve ainsi sertie, le 26 novembre, dans la ligne des avant-postes étirée par Saint-Loup-Montbarrois=Bois-Commun, et se relie, vers le bois de Nacray, aux volontaires de **CATHELINEAU**.
Le 28, avec la bande de francs-tireurs confiée au commandant **LUPPÉ**, nos Girondins participent à la bataille de Beaune-la-Rolande ; ils, auront à regretter la perte d'un tué (**Duprat**) et de huit blessés (capitaine **Darlas**, sergent **Chaillou**, clairon **Menier**, soldats **Roques, Brugeron, Marchand, Vallée, Mougna**).
Conséquence de la malheureuse bataille sous Orléans, les forces jusqu'alors assemblées au nord de la Loire sont séparées en deux masses. Le XXe corps, entrant dans la composition de l'Armée de l'Est, rejoint **BOURBAKI** à temps pour combattre à Villersexel (9 janvier 1871). Ses francs-tireurs prennent une part féconde à la journée.
La légion se distinguera encore de façon très spéciale à Villers-la-Ville[2] (près de Villargent) ; le général **de POLIGNAC** en portera témoignage, le 12, dans son ordre du jour : « Toujours des premiers à l'action, les francs-tireurs ont noblement soutenu leur réputation déjà vieille... etc., etc. »
Devant Héricourt, au poste de Saint-Valbert, la nuit du 15 au 16 et la journée du 16 furent désastreuses pour les compagnies **FRANCKÉ** et **VAUTRIN**, déjà fortement amoindries par la maladie, les privations et le froid. La première, réduite à 32 caporaux et soldats, passe sous les ordres du sous-lieutenant **LAPEYRE** de la deuxième, elle aussi bien entamée[3].
C'est à cet officier [4], resté seul, qu'incomba la charge de ramener à Bordeaux — où ils parviennent le 6 février — les 80 braves gens qui subsistent d'une levée admise en campagne à l'effectif de 306 officiers et soldats.

Francs-Tireurs Tailleuret

CE CORPS, également un des plus empressés à agir, a été organisé, fin août, par MM. **TAILLEURET** et **F. AUDAP.** Il fusionne avec les francs-tireurs de la Sarthe. Sa présence est signalée à Epernon et Maintenon couvrant les approches de Chartres.
A cette date, la 22e division (von Wittich) et la 4e division de cavalerie étaient rappelées d'Orléans par Châteaudun, Chartres et Dreux. Sur cet itinéraire, les francs-tireurs de **LIPOWSKI** contribuent (le 18 octobre) à la glorieuse défense de Châteaudun, exemple que, le lendemain, hésitera à suivre la ville de Chartres ; nos francs-tireurs, qui étaient prêts à faire le coup de feu, rechercheront à Coulmiers et à Patay de propices compensations.

---

1 Idem.

2 La 2e compagnie compte 1 tué (Peltier) et 4 blessés (Long, Lizal, Monségur, Braquessac).

3 1re compagnie. Tués : lieutenant Molitor, sergent-major Simon, sergent Quilichini ; soldats Laporte, Roman, Blanchard. Blessés : soldats Ambroise, Marchand, Clabeau, Massié.
2e compagnie. Tués : lieutenant Vautrin (commandant la compagnie), sergents Kranneser et Sarrasin, soldat Mouline. Blessés : caporal Serret ; soldats Roch, Klein, Taillandier, Maitret, Arrecot, Benoît, Duchamp (reçut la médaille militaire), Marcon, Soulé, Barreau. Disparus : caporal Desauges ; soldats Sarraméjan, Dijoie, Batailley.

4 Le capitaine Francké, épuisé de fatigue, avait été évacué.

Les Corps francs de la Gironde 1870-1871 – Extrait de : Mobiles, mobilisés, corps francs de la Gironde - Auteur : Bujac, Emile (1852-1935) – Editeur : Bordeaux – 1913 – Sources : gallica.bnf.fr/BnF –
Droits : domaine public – Saisie : 2024

Francs-Tireurs Girondins

COURANT octobre, une longue barrière de postes s'étendait entre Loire et Seine, retenant quatre divisions allemandes de cavalerie (5e, 6e, 2e et 4e) ambitieuses de bousculer nos agglomérats de jeunes troupes, plus encore que de contribuer à l'investissement de Paris.
A l'extrémité gauche de cette chaîne se noue le corps des francs-tireurs girondins (commandant Dutrénit), formé à deux compagnies de 100 hommes (capitaines Dous et Pontet). Il sera sérieusement éprouvé, le 19 novembre, dans la forêt de Marcilly, alors que le grand-duc de **MECKLEMBOURG** — laissant la 5e division de cavalerie dans le secteur Dreux=Evreux — entame avec les 4e et 6e divisions de cavalerie, avec la 17e division d'infanterie (arrivée depuis peu de jours à Maintenon), son offensive sur le Mans.
Après cet épisode ruineux qui comporte un rude combat de quatre heures, une marche de vingt-deux heures et des privations de toute sorte, les débris des deux compagnies se réfugient à Rouen ; elles se fondent alors avec les francs-tireurs de Clermont.

Les Tirailleurs Girondins

DANS ce même quartier Dreux=Chartres=Nogent-le-Rotrou opérait, en la dernière quinzaine d'octobre, une autre compagnie de provenance bordelaise.
Le capitaine **BELLIER** relève tout d'abord, avec les francs-tireurs d'Eure-et-Loir, du détachement actionné par le capitaine de vaisseau **DUVAL**. Au lendemain de l'escarmouche de Dreux (29 novembre), le capitaine **GAULLIEUR** (qui a remplacé Bellier) sera rattaché aux francs-tireurs de Paris. Avec eux, il retraite sur Nogent-le-Rotrou (3 novembre), pousse en reconnaissance jusqu'à Tournoisis et assiste à la bataille de Coulmiers (9 novembre).
Le 16 novembre, une deuxième compagnie de tirailleurs girondins (capitaine Pougnet) renforçait le corps **LIPOWSKI**.
Quelques jours plus tard (23 novembre), l'insuccès de Patay obligeait le général **de SONIS** (XVIIe corps) à se replier sur la forêt de Marchenoir.
Pour maintenir la liaison avec la gauche, le commandant du XVIe corps (général Chanzy) avait envoyé la brigade de cavalerie **DIGARD** à Civry, les francs-tireurs de **LIPOWSKI** à Conlie.
Le 29 novembre, l'ennemi, s'avançant sur trois colonnes par les deux rives de la Conie et par la route de Châteaudun, contraignit tout d'abord le général **DIGARD** à déguerpir, puis porta son effort sur les postes qui bordaient la Conie. Le lieutenant-colonel **LIPOWSKI** recueille rapidement sur Varize les piquets de Villiers, de Nottonville, de Pontaut et de Bazoches ; peu après, cédant devant des forces très supérieures, il rétrograde sur La Chapelle-Onzerain, mais malheureusement, sans donner à la compagnie de la Gironde, le temps de vider le parc de Varize.
Deux témoins, M. **DUBOIS**, ex-enseigne de vaisseau, et M. **TRÉJAUT**, qui fut capitaine au 19e d'artillerie, relatent le fatal incident.
Le 29 au matin, la compagnie du capitaine **GAULLIEUR** occupait les ruines et le parc du château de Brissac. Une fraction (la moins importante), sous les ordres du lieutenant **SEMPÉ**, garnissait la partie sud du parc longé par la route de Châteaudun ; un autre élément se plaçait avec le capitaine, à l'extrémité nord du parc à l'abri d'un mur ; séparant les deux groupes, le ruisseau marécageux de la Conie.

Vers neuf heures, les francs-tireurs de Paris disparaissent ; néanmoins, les défenseurs du parc soutiennent la lutte farouche encore pendant trois heures et demie. Les tirailleurs qui se trouvaient avec le capitaine sont réduits à merci ; peu après, l'autre portion de la compagnie, manquant de cartouches, se rend, mais sans livrer les armes qui devront être arrachées des mains d'hommes surexcités à tel point que quelques-uns, même après avoir été faits prisonniers, déchargèrent leur revolver sur l'adversaire.

Le père **COIFFARD**, un vieux Médocain, fut de ceux qui s'exaspérèrent de la sorte ; un Bavarois lui brûla la cervelle ; **VON DER TANN** [1] — qui se trouvait sur les lieux — fit fusiller une dizaine d'autres prisonniers.

La compagnie, à l'effectif de 110 hommes et à laquelle se rallièrent quelques francs-tireurs de Paris, eut à déplorer une perte de 13 tués et de 37 blessés dont 18 grièvement[2].

Deux monuments magnifient cette glorieuse résistance.

L'un, élevé par souscription publique, en 1901, porte les inscriptions ci-après :

VARIZE — CIVRY
A LEURS VAILLANTS DÉFENSEURS
en mémoire des combats soutenus par eux
les 10-14-15 octobre 1870,
contre les troupes allemandes
qui, en châtiment de leur noble conduite, incendièrent les deux villages.

———

EN MÉMOIRE
du combat soutenu le 29 novembre
par les Francs - Tireurs de la Gironde
et de Paris.

L'autre monument, œuvre d'un Comité privé, date de 1880 ; sur la plaque de marbre blanc se lit :

ICI REPOSENT
les restes des Tirailleurs Girondins
de la première compagnie,
tués au combat de Varize, le 29 novembre 1870,
en défendant leur pays
HENRY Paul (caporal), **COIFFARD**, Comte **DE MOYENCOURT,**
FAULONG, CAMBON, BRUN, DUPIN, DE SAINT-AMAND,
BUDOC, TRÉVOUX[3].

———————

1 Daigna tout au moins rendre hommage à l'héroïsme de « bons et vaillants soldats ».
D'autre part, le gouvernement allemand restitua à la compagnie sa caisse contenant 7,725 francs qui furent versés à la souscription pour la libération du territoire.

2 Blanchard (sous-lieutenant), Esprit, Duroy de Suduiraut, Bergerol, Salles, de Bastard, Lhaumond, Lacoste, Lafaye, Charruaud, Tulasne, Guillemet, Millet, Blanchy, Dubois, Fornier, Rigal, Berniard.
Le lieutenant Sempé, qui s'était superbement montré, fut promu capitaine et officier de la légion d'honneur. Dubois et Berniard reçurent la croix de chevalier. Bergerol, Duroy de Suduiraut, Ricard et Salles obtinrent la médaille militaire.

3 Corbinet, Colonne et Henry (Didier) reposent en d'autres lieux.

Éclaireurs Girondins à cheval

LE CADRE de petit escadron comporte :
ROBEREAU, capitaine en premier ; **L. MARR,** capitaine en second ; lieutenants **SUAUDEAU** et **POTTUT** ; sous-lieutenants **O. GUÉNEAUT** et Lubomir **SKRZYNSKI**.

Les éclaireurs débutent aux environs de Vendôme (12 novembre) par un service d'estafettes et d'escorte. Ils battent ensuite l'estrade sur le front de la 3e division du XVIIe corps aux prises, dans la région Brou=Illiers (20 et 26 novembre), avec les avant-gardes de la 4e division de cavalerie allemande, que soutient un bataillon du régiment n° 13.

Vers la fin de décembre, la IIe Armée de la Loire ayant presque achevé sa concentration autour du Mans, **CHANZY** entend profiter des circonstances qui lui paraissent favorables, pour reprendre la marche en avant vers la ligne du Loir. A cet effet, il forme trois colonnes : celle du centre (général Jouffroy) convoite Vendôme ; l'escadron est, de la sorte, amené à Montoire (27 décembre) brillamment enlevé par les Mobiles du Lot.
Le 8 janvier 1871, le capitaine **ROBEREAU** et le sous-lieutenant **Lubomir SKRZYNSKI** sont tués, en reconnaissance aux abords de la localité du Temple. La perte de ses chefs achève la ruine complète du maigre peloton d'éclaireurs, dont le licenciement ne pourra être différé.

*
* *

Les quelques paragraphes qui précèdent, quoique brefs, suffisent à attester — telle apparaît la désirable objectivité — une valeureuse et active participation des Girondins au généreux élan des volontaires qui s'offrirent pour guerroyer en avant des armées. L'Envahisseur n'a pas toujours pu éviter les atteintes de ces intrépides partisans. Le souvenir plein d'amertume qu'il conserve de ces luttes, sera retenu comme un juste hommage au patriotique effort de nos francs-tireurs.

POST-FACE

LE 1er septembre 1910, M. le général **BAILLOUD** inaugurait, sur le champ de bataille de Sedan, le « ***Monument des Braves Gens »*** ; je détacherai du discours prononcé à cette occasion une profonde et forte pensée :

« Souvenez-vous que la reconnaissance est un devoir envers les morts et l'espérance un devoir pour les vivants. »

*
* *

Le Monument que Monsieur le Président de la République — le 19 septembre 1913, place Magenta — dégage des voiles, porte témoignage de notre fidèle reconnaissance envers les chers morts.

Nous nous acquittons ainsi d'un devoir, mais d'un devoir passif ; il demeurerait sans signification féconde si nous renoncions à la fière espérance d'être à même de rendre un jour, au Pays, des services plus rémunérateurs que ne purent le faire. Ceux dont nous honorons le sanglant sacrifice.
L'ardente, l'inlassable volonté de légitimer l'Espérance s'impose, comme suprême Devoir, à la Nation Vivante.
A tous les dirigeants, à tous les entraîneurs, à tous les animateurs d'énergie, incombe l'auguste mission de guider vers ce but unique la conscience avertie du Peuple, exalté dans l'amour passionné de la France, « d'une France qui n'a rien à répudier de son passé... et qui veut rester digne de sa destinée ».
Pour sûrement et fidèlement suivre les voies propices, il n'est qu'un moyen : celui indiqué en 1909 par le Grand Maître de l'Université dans le Manuel général de l'instruction primaire ; il se base sur l'éducation civique.
Or, « *il n'y a pas d'éducation civique sans une forte éducation patriotique, et il n'y pas d'éducation patriotique loyale et complète si l'on néglige d'enseigner aux enfants, avec le respect de toutes les gloires nationales, civiles et militaires, la terrible leçon du droit violé, du sol natal envahi et de la France mutilée* ».

*
* *

Le Monument que Monsieur le Président de la République — le 19 septembre 1913, place Magenta — dégage des voiles, enseigne la terrible mais nécessaire leçon.

Elle s'adresse à tous.
Les pères de famille, les instituteurs devront la commenter aux enfants pour leur inspirer, précoce, le respect de l'autorité ; sentiment sur lequel s'étaie le principe de discipline.
Les adolescents, avec l'aide précieuse des Œuvres post-scolaires et de préparation militaire, ambitionneront de s'en pénétrer pour apprendre, de bonne heure, à subordonner l'intérêt privé à l’intérêt public ; vertu par laquelle le caractère se façonne au principe d'homogénéité.
Cette discipline et cette homogénéité soudées conditionnent un argument social de tout premier ordre, indispensable au prospère et vigoureux essor des Démocraties.
Enfin, les hommes graveront dans leurs cœurs endoloris cet ineffaçable souvenir, à évoquer le jour où la Patrie en danger lèvera les forces nationales préparées, par l'éducation et par l'instruction, à constituer la masse disciplinée et homogène que le Gouvernement de Tours fut impuissant à improviser.

La leçon que, pour mon compte, je souhaitais tirer des événements auxquels s'associèrent les Mobiles de la Gironde n'aurait été ni complète ni loyale, si je m'étais abstenu d'insister sur le péril de confier la défense des intérêts les plus sacrés d'un pays à des collectivités amorphes, à des amalgames hétéroclites.

Par cette recherche, je n'entends pas simplement affranchir de reproches immérités mes braves camarades de 1870-1871, qui, sans jamais désespérer, luttèrent jusqu'au bout pour tout au moins sauver l'honneur du nom français. Je tiens, plus encore, à démontrer que le patriotique consentement de tous aux servitudes militaires devra écarter de nos réserves (trop négligées sous l'emprise d'attristantes compromissions) les tares morbides dénoncées, par les chefs des foules armées, au

Grand Citoyen dont la noble statue — fièrement campée au centre de notre ville — symbolise l'imprescriptible Devoir, assigné aux vivants :

L'ESPÉRANCE !

COLONEL **BUJAC**
(en retraite).

BORDEAUX, août 1913.

****